

<http://erwindoe.eclablog.fr/>

# Un long voyage

Épisode 1 : Sétar

Erwin Doe

MàJ du 02/04/2017



Un long voyage, saison 1 de [Erwin Doe](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution – Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à <http://erwindoe.eclablog.fr/contact>.

## Partie 1

1

*Bonk ! Bonk ! Bonk !*

Des chocs violents faisaient trembler la petite maison. Mais plutôt que de s'écraser contre la porte, ils résonnaient contre le mur. Un peu comme si son auteur n'avait jamais vécu en pays civilisé, et ignorait donc tout des usages pour s'inviter chez autrui.

*Bonk ! Bonk ! Bonk !*

En panique, une petite forme quitta l'habitation, ses bras formant une protection au-dessus de son crâne comme si elle craignait que le monde ne s'écroule sur sa tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Ne mesurant guère plus d'un mètre trente, le petit personnage portait un gros chapeau à grelots sur son crâne à cheveux blonds coupés courts. Des tintements s'élevaient à chacun de ses gestes.

Quoique déjà adulte, son visage gardait une rondeur juvénile. Deux grands yeux verts y trônaient, pour le moment habités d'une lueur affolée. Ses vêtements, aussi bariolés que son chapeau, se terminaient aux manches par d'autres grelots, ceux-là plus petits.

— Veux-tu bien te taire ? s'agaça une voix féminine. Tu vois bien que ce n'est que moi !

La petite créature, qui répondait au nom de Raphaël, tourna le cou dans sa direction. Debout face à leur façade, sa cousine, Dolaine, se tenait sur un petit escabeau branlant, un marteau dans la main et des clous à ses pieds. Elle cachait en partie une plaque qui n'était pas là la veille.

Intrigué, mais un peu craintif, il s'approcha le dos légèrement voûté.

— Qu'est-ce que tu fais... ?

Un peu plus petite que lui, sa cousine possédait de beaux et longs cheveux blonds bouclés qui lui tombaient sur les épaules et dans le dos. Un léger froncement de sourcils lui donnait un air farouche.

— Quelque chose que tu serais bien incapable de faire toi-même ! Maintenant, laisse-moi, j'ai du travail !

Là-dessus, elle se détourna, leva bien haut son marteau, et se remit à frapper avec énergie le mur en briques.

De plus en plus curieux, Raphaël se hissa sur la pointe des pieds, comme s'il voulait regarder par-dessus son épaule. Il se tordit le cou, leva plus haut le menton, mais il restait bien trop petit pour apercevoir quoi que ce soit. Frustré, il se mit à courir d'un côté à l'autre de l'escabeau. En pure perte, car sa cousine se déplaçait systématiquement pour lui boucher la vue. Finalement agacée par son comportement, elle fit volte-face et le menaça de son marteau.

— Par les Dieux, est-ce que tu vas te calmer ?

Ses yeux bleus, aussi bleus que sa robe, étaient assombris par la colère. Aux pieds, elle portait des souliers de couleur assortie qu'elle ne cirait pas assez. Ternes, un peu abîmés sur les côtés, ils lui avaient coûté une petite fortune bien des années auparavant.

— Mais, cousine...

— Il n'y a pas de « Mais cousine » qui tienne ! Tiens-toi tranquille ou je jure de t'étrangler !

Raphaël n'insista pas. Car s'il savait qu'elle mettait rarement ses menaces à exécution, il n'ignorait pas qu'il lui arrivait de faire des exceptions. Et armée comme elle l'était, il ne tenait pas à la pousser à bout.

Comme Dolaine se remettait au travail, il jeta un regard par-dessus son épaule. À leurs fenêtres, les voisins les épiaient. Certains tentaient de se dissimuler derrière leurs rideaux, mais d'autres s'affichaient sans honte à sa vue. Encore une histoire qui allait faire le tour du quartier et qui alimenterait les ragots pendant des jours !

Il lui fallut patienter encore cinq bonnes minutes avant que sa cousine ne cesse de maltraiter leur mur. Tout en faisant attention de ne pas tomber, elle descendit du vieil escabeau avec un air satisfait.

Raphaël leva le nez en direction de l'écriteau. Une plaque en fer cabossée et percée de plusieurs trous, où s'étalait une inscription peinte par une main peu experte.

— Homme à tout faire ? lut-il, quelque peu perdu. Tu ne parles pas de moi, j'espère ?

Car sa cousine souhaitait à ce point le voir trouver du travail qu'elle aurait bien pu décider de ça sans le consulter.

Avec un froncement de sourcils, elle lui envoya une claque sur le sommet de son chapeau. Une petite plainte lui échappa, auquel se joignit le vacarme affolé de ses grelots.

— Parce que tu crois peut-être que j'irais confier notre avenir à un empoté de ton acabit ?

— Mais alors qui... ?

— À ton avis ? (Elle se frappa la poitrine du poing d'un air fier.) Moi, bien sûr !

Raphaël la fixa avec des yeux encore plus ronds qu'à l'ordinaire. Est-ce qu'elle se moquait de lui ?

— Mais enfin, cousine... tu n'es pas un homme !

Paroles malheureuses, bien qu'il ne le comprit que trop tard. La colère déforma les traits de son interlocutrice et il crut qu'elle allait encore le frapper. Il recula, prêt à battre en retraite en direction de leur habitation, mais elle se contenta de répliquer :

— Tu aurais peut-être préféré que je me présente comme « Femme à tout faire » ?! Femme à tout

faire, répéta-t-elle, non sans une pointe de dégoût. Quelle sorte de travail crois-tu que l'on offre à une femme suffisamment stupide pour tomber dans ce piège ? Eh bien je vais te le dire, moi : rien du tout ! En tout cas rien qui ne rapporte.

Peu convaincu, mais ne souhaitant pas la contredire, Raphaël questionna :

— Sais-tu au moins en quoi ça consiste ?

— Tu me prends pour qui ? Bien sûr que je le sais ! Des trucs, des services : du jardinage, de la couture, du bricolage, toutes sortes de choses...

Du bricolage ? Dubitatif, Raphaël leva les yeux en direction de l'enseigne qui ornait à présent leur mur. Elle s'était tellement acharnée sur les clous qu'elle les avait tordus. Des gnons recouvraient la surface de l'objet, qui n'était même pas fixé droit.

— Cousine... tu ne sais pas bricoler.

D'ailleurs, chez eux, cette besogne lui revenait systématiquement.

La main de son interlocutrice se posa sur son épaule et la tapota.

— Mais mon petit Raphaël, nous sommes une entreprise familiale, à présent. Si une tâche ne me convient pas, c'est toi qui iras à ma place.

— Quoi ? Mais c'est injuste !

Propos qui lui valurent de recevoir une nouvelle claque. Son chapeau s'enfonça jusqu'à ses yeux, le rendant momentanément aveugle.

— Injuste, tu dis ? Injuste ? Mais tu sais ce qui est vraiment injuste ? s'emporta Dolaine, tandis qu'il repoussait son chapeau en arrière. C'est notre situation ! Sais-tu depuis combien de temps nous manquons d'argent ? En as-tu seulement idée ? Eh bien moi, je vais te le dire...

Les doigts dressés devant elle, elle entreprit de calculer de quand datait leur dernière rentrée d'argent. Une semaine qu'ils raclaient le fond de leurs placards. Deux que son cousin n'avait pas eu de viande, quatre qu'on leur avait coupé l'eau courante, six qu'ils avaient dû renoncer à l'éclairage au gaz. Le drame remontait si loin dans le temps qu'elle finit par s'embrouiller dans ses calculs, grimaça, avant de pointer un doigt accusateur dans sa direction.

— Depuis bien trop longtemps déjà ! Et tout ça pourquoi ? Tout ça parce que tu n'es pas capable de conserver un travail plus de quelques semaines. À se demander s'il existe encore un employeur dans cette foutue ville qui n'a pas eu vent de ta réputation.

Honteux, Raphaël baissa la tête. Elle disait vrai, car si en général, il passait pour timide et doux de caractère – haussant rarement le ton, n'aimant pas beaucoup les ennuis, et ne se révélant boudeur ou têtu qu'en la compagnie d'intimes – il existait toutefois des situations où le gentil garçon laissait place à une petite vipère. Ses anciens employeurs, comme collègues, en savaient quelque chose. Sitôt que l'on commençait à émettre des propos désagréables à l'encontre de sa cousine, il perdait le contrôle de sa langue et devenait même bagarreur.

Ce qui, au vu de sa taille, paraissait le plus souvent risible.

Relevant les yeux, il découvrit que Dolaine s'était volatilisée. Après un regard circulaire, il se dirigea en direction de leur habitation. Mais avant qu'il ne puisse en franchir le seuil, il butta contre celle qu'il cherchait.

— Tut ! Tut ! Minute, papillon ! J'ai du travail pour toi.

Cela dit, elle lui tendit une feuille où s'étalait son écriture. Raphaël s'en saisit, de nouveau perdu.

— Tu vas m'apporter ça chez l'imprimeur. Et arrange-toi pour obtenir de lui le plus de copies possibles ! C'est que je le connais, ce vieux rat, il serait bien capable de t'arnaquer ! Tiens, voilà de quoi le payer.

Elle ouvrit son porte-monnaie et le retourna pour en déloger les quelques pièces qui s'y baladaient. Il eut juste le temps de tendre la main pour les recueillir avant qu'elles ne tombent à terre.

— C'est tout ce qu'il nous reste, alors ne les perds pas en route, compris ? Et interdiction de revenir ici les mains vides !

Sur quoi, elle lui claqua la porte au nez.

Le visage à deux centimètres du battant, Raphaël recula, le poing serré sur les pièces, et baissa les yeux sur la feuille qu'il tenait. Une sorte de publicité qui disait : « Besoin d'aide ? Pour des travaux, des tâches ménagères, des courses, etc. ? Je suis la personne qu'il vous faut ! »

L'annonce se terminait sur leur adresse. Aucuns honoraires nulle part. Juste une petite note, en bas de page, stipulant que ceux-ci seraient dressés en fonction du type de travaux demandés, avec possibilité de payer en deux fois.

Dans sa main, les pièces commençaient à lui picoter la peau. Si le plan de sa cousine ne fonctionnait pas, alors ils étaient condamnés à mourir de faim.

2

Le soleil se couchait quand Raphaël rentra chez eux. Les bras chargés de prospectus, il franchit le pas de la porte en appelant :

— Cousine ?

Sombre, le vestibule était un couloir tout en longueur qui donnait sur deux pièces : le salon, situé face à l'entrée, et la cave, dont la porte close se dessinait un peu plus loin. Entre eux, un escalier qui menait au premier étage. La lumière orangeâtre, qui filtrait derrière les rideaux en toile blanche des deux fenêtres, ne parvenait à éclairer le lieu qu'avec difficultés. Sous ses pieds, le plancher était en partie recouvert de tapis aux couleurs aussi peu assorties que possible.

— Coocouiiiiine ?

De la cave lui parvenaient des raclements. Ça grattait et ça couinait, comme si l'on était en train de déplacer des meubles.

— Déjà de retour, Raphaël ?

Une voix douce, un peu cassée. Raphaël baissa les yeux en direction du chat gris qui sortait du salon : Mistigri, un animal recueilli par sa cousine à l'époque où celle-ci emménageait à Sétar. C'était il y a dix ans et le félin n'avait toujours pas pris une ride.

— C'est elle qui fait tout ce raffut ?

Mistigri approuva.

— Mais si j'étais toi, j'évitais d'aller la déranger. (Ses babines se retroussèrent pour lui offrir un sourire.) Elle m'a semblé de bien méchante humeur.

Propos qui lui valurent un haussement d'épaules. Dolaine était toujours de mauvaise humeur. Sa vie toute entière semblait basée sur ce sentiment. Toujours quelque chose qui n'allait pas, toujours un sujet sur lequel râler. Plus qu'une simple manie, un art où elle figurait parmi les plus doués.

Les yeux tournés en direction de la cave, Raphaël s'enquit :

— Qu'est-ce qu'elle fait, au juste ?

Mistigri secoua doucement la tête.

— Elle n'a rien voulu me dire. Tout ce que je sais c'est qu'elle est allée chercher ton bureau et ta chaise dans ta chambre, pour les y descendre. J'ai cru qu'elle allait se rompre le cou !

Pris d'un sursaut, Raphaël gémit, scandalisé par ce qu'il entendait :

— Hééé, mais c'est à moi ! Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas été chercher les siens ?

— C'est bien ce que je lui ai demandé, mais elle m'a répondu que quand on n'était pas capable de garder un emploi, on n'avait pas besoin de bureau. Ce sont ses propres mots.

— C'est pas juste...

L'espace d'un instant, il hésita à se rendre à la cave pour réclamer la restitution de ses biens. Mais conscient que sa cousine l'enverrait paître plutôt que de l'écouter, il se résigna à les lui abandonner et s'accroupit à la hauteur de son compagnon.

— Dis... tu sais ce que c'est, toi, que cette histoire d'homme à tout faire ?

— Elle ne t'en a pas parlé ?

— Vaguement. (Il eut une moue.) Je crois qu'elle compte proposer ses services contre rémunération.

D'un petit hochement du museau, Mistigri approuva.

— C'est ce qu'elle m'a également expliqué.

Puis, curieux, il vint poser ses pattes sur les genoux de Raphaël et loucha sur son chargement.

— C'est ce qu'elle t'a demandé de lui faire imprimer ?

Pour toute réponse, l'autre émit un grognement et lui planta l'une des publicités devant le museau. Le chat la parcourut rapidement des yeux et un petit miaulement lui échappa.

— Eh bien... espérons que ça nous rapportera quelque chose.

— Je n'en suis pas certain, bougonna Raphaël. Tu as vu, non ? Elle commence déjà à mentir sur son sexe, alors...

— Alors je suis persuadé que ta cousine a de bonnes raisons de le faire, le coupa son interlocuteur, ce qui fit naître la surprise sur ses traits.

— Lesquelles par exemple ?

— Eh bien... peut-être ne souhaite-t-elle pas que l'on devine qu'on aura affaire à elle ?

De plus en plus perdu, Raphaël s'exclama :

— C'est stupide !

Bien sûr, il comprenait que leurs origines pouvaient poser problème. Poupée et Pierrot de Porcelaine, ils étaient tous deux originaires d'un royaume situé à l'extrême Est de Grande Mère et qui, malheureusement, n'avait pas très bonne réputation. À cause de cela, leurs voisins ne les aimaient pas beaucoup, et il sentait souvent comme un malaise quand il pénétrait quelque part, même sans être accompagné de sa cousine. Mais... bon sang, ce n'était pas en mentant que les choses s'amélioreraient !

— Peut-être, oui, fit Mistigri, mais je crois que ça a de l'importance pour elle.

Puis, lassé de cette discussion, il jeta un regard par-dessus son épaule, en direction du canapé. Là où son coussin fétiche trônait en permanence. Une sensation d'engourdissement s'empara de son corps. Il restait encore un peu de temps avant le dîner. Assez pour faire un petit somme.

— Tu sais, reprit-il en revenant à Raphaël. Je crois que tu devrais en profiter pour aller te reposer. Dans les jours qui viennent, j'ai peur qu'elle ne t'en laisse pas vraiment le temps.

Et, sans attendre de réponse, il partit au petit trot en direction du canapé. Les lèvres pincées, Raphaël le suivit du regard et se redressa au moment où l'autre s'allongeait en boule sur son coussin.

La paperasse serrée contre lui, il se tourna en direction de la cave, hésita, avant de secouer la tête. Non. Mieux valait attendre qu'elle sorte de là par elle-même. Il ne tenait pas à s'attirer ses foudres.

Cela décidé, il gagna le premier étage, où un petit couloir au parquet mal ciré l'accueillit, ainsi que quatre portes. La sienne avait été laissée entrouverte par sa cousine et, comme il s'y attendait, il n'y avait plus aucune trace de son bureau ou de sa chaise dans la pièce qui lui servait de chambre. À la place, juste un rectangle vide, le long du mur de gauche, un peu de poussière et ses effets éparpillés sur le sol. Il pesta tout en refermant la porte du pied derrière lui.

Elle lui aurait décidément tout fait !

Dans son dos, près de la porte, une commode. Sur le dessus, trois têtes en bois, dénuées de visage. Sur deux d'entre elles trônaient de gros chapeaux à grelots, aux couleurs différentes de celui qu'il portait déjà. La tête du milieu était vide.

Après avoir verrouillé sa porte – de crainte que sa cousine ne revienne lui voler ses affaires –, il alla déposer les prospectus sur le meuble et s'y accouda, une joue écrasée contre sa main.

Il fit glisser un doigt le long de la première feuille et émit un reniflement agacé. Dire qu'elle avait dépensé leurs dernières économies pour ces machins-là ! Se rendait-elle compte qu'à côté de ça, il ne leur restait presque plus rien à manger ? Quelques bocaux... deux ou trois, et aucun ne contenait quoique ce soit de plus consistant que des légumes.

Il s'étonnait d'ailleurs qu'elle lui ait remis de l'argent pour effectuer cette dépense. Pingre comme elle l'était, il devinait qu'elle avait dû mener une bataille éprouvante contre elle-même. Pas plus tard que la semaine dernière, il lui avait demandé quelques sous pour leur faire un peu de courses et se souvenait encore parfaitement de sa réaction. De sa mine décomposée, de cette main portée à son

cœur, comme si un arrêt cardiaque la menaçait. Au final, il avait obtenu moitié moins de ce qu'il espérait et ça n'était déjà pas grand-chose.

Au souvenir de tous ces aliments délicieux auxquels il avait dû renoncer en entrant chez l'épicier, son estomac s'éveilla et partit dans une longue plainte. Une plainte plutôt pitoyable. Contrarié, il mena une main à son ventre et appuya dessus. Sans succès, car les grognements redoublèrent d'intensité. Dans un soupir las, il se traîna jusqu'à son lit et s'y jeta, tête la première contre l'oreiller.

Pendant quelques secondes, il resta là, sans bouger, puis il leva la main pour se débarrasser de son chapeau et le repoussa sur le côté.

Il ne parvenait pas à comprendre sa décision. Elle qui refusait les tâches subalternes, elle qui n'était pas plus capable que lui de conserver un emploi, pourquoi désirait-elle à ce point se lancer dans cette nouvelle carrière ? Si c'était pour se retrouver à passer le balai dans les rues, autant aller directement demander du travail auprès de la mairie. Pensait-elle qu'ils pouvaient se permettre de faire les difficiles ? De choisir ce qu'ils voulaient ou ne voulaient pas faire ?

Bien sûr que non ! Et si elle avait eu deux sous de jugeote, elle n'aurait jamais usé leur argent de cette façon !

C'est ce qu'il pensait... ce à quoi il songeait avec amertume au moment où le sommeil vint le visiter.

3

On frappait à sa porte. Ce avec une belle insistance et depuis suffisamment longtemps pour parvenir à le tirer d'un sommeil qu'il avait lourd. L'esprit encore comateux il ouvrit les yeux de moitié.

Qui... ?

— Raphaël ! Raphaël ! Nom d'un petit Pantin, est-ce que tu vas ouvrir cette fichue porte ?

La voix de sa cousine. La poignée de sa porte s'abaissa une fois, deux fois, trois fois, sans que les coups ne cessent.

Dans un bâillement, il se redressa en se grattant le crâne. Autour de lui, ses draps étaient défaits et son chapeau avait chuté à terre pendant son sommeil. Il pouvait l'apercevoir à la droite de son lit, masse bariolée et avachie.

— Raphaël ! Mais qu'est-ce que tu fiches ?

Sa bouche s'ouvrit pour libérer un second bâillement et il daigna enfin se lever. Les paupières encore lourdes de sommeil, il se frotta les yeux d'une main, tout en déverrouillant la porte de l'autre. D'une voix pâteuse, il questionna :

— Cousine, qu'est-ce que... ?

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'elle l'agrippait par le poignet et le tirait à sa suite. Il se sentit partir en avant, manqua de trébucher, et se retrouva à courir derrière elle. Un glapissement lui échappa.



— Cousine ! Cousine ! Attends !

Sans lui accorder d'attention, elle dévala les escaliers sur le même rythme.

— Cousine... cousine, je vais tomber !

Ils faisaient un tel barouf que Mistigri, à la fois curieux et inquiet, quitta son coussin pour sortir la tête dans le hall d'entrée. Ils passèrent sans le remarquer et ce ne fut qu'une fois arrivés devant la porte ouverte de la cave que Dolaine daigna brusquement faire halte.

Emporté par son élan, Raphaël tomba dans les escaliers. Une chance pour lui, la chute fut de courte durée. Il s'écrasa sur le sol d'une petite pièce sombre et un « Ouf » douloureux lui échappa.

Sans se presser, Dolaine le rejoignit. Et à en croire son froncement de sourcils désapprobateur, elle s'imaginait que se couvrir ainsi de ridicule l'amusait. Une main portée au bas de son dos, le Pierrot se redressa, non sans quelques difficultés. Les traits tordus de douleur, il avisa le meuble qui lui faisait face et tendit un doigt dans sa direction.

— Hé ! Mais c'est mon bureau !

Une claque s'écrasa contre l'arrière de son crâne, lui arrachant une petite plainte.

— Mais cousine, c'est mon... !

Dolaine le frappa encore, puis encore, ce jusqu'à ce qu'il ne s'écarte pour se mettre hors de sa portée.

— Il n'y a pas de « mon bureau » qui tienne, répliqua-t-elle en plantant ses poings à hauteur de ses hanches. Je te rappelle que c'est moi qui ai acheté cette maison : tout ce qui s'y trouve m'appartient !

— Mais... mais c'est moi qui l'ai payé avec...

— Je ne veux pas le savoir ! Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Tu vis gratuitement sous mon toit, alors que tu n'es même pas capable de conserver un travail plus de deux mois. Il faut bien que je me rembourse !

Raphaël se renfrogna.

— Toi non plus tu n'es pas capable de ramener de l'argent, marmonna-t-il tout bas.

— Pardon ?

— Rien, rien...

Puis il baissa le nez en direction de ses pieds, histoire de ne pas avoir à affronter son regard scrutateur.

Dolaine finit par se désintéresser de lui et s'avança au milieu de la pièce. Elle ouvrit les bras en grand et questionna :

— Alors ?

Raphaël jeta un regard tout autour de lui. Alors ? Alors quoi ? Tout ce qu'il voyait c'était une pièce débarrassée du foutoir qui l'encombrait en temps normal et qui, selon toute vraisemblance, avait été transformée en une sorte de bureau lugubre.

— Heu, commença-t-il, pas certain de savoir s'il devait prendre le risque de se montrer franc. Heu... c'est pas mal... mais qu'est-ce que tu comptes en faire ?

Avec un claquement de langue agacé, elle abaissa les bras.

— Vraiment, Raphaël, tu es si stupide qu'il y a des fois où je me demande si nous sommes de la même famille. À quoi veux-tu donc que cela me serve ? À accueillir nos clients, tiens !

— Quoi, ici ?! s'exclama-t-il en retour, horrifié.

Enfin, elle n'était pas sérieuse ! Elle voulait vraiment les recevoir à la cave ? Avec ce sol en terre ? Cette humidité ? Cette lucarne qui laissait à peine passer la lumière extérieure et qui nécessitait que l'on allume une bonne dizaine de bougies pour bénéficier d'un semblant de visibilité ? Il y en avait d'ailleurs partout. À droite et à gauche du bureau, comme sur le petit meuble qui se tenait sur sa gauche, et qui aurait eu grand besoin d'une remise à neuf tant son séjour prolongé ici lui avait donné mauvaise mine.

— Eh bien quoi ? Ça te pose un problème, peut-être ?

— Heu... je...

— Et où d'autre aurais-tu voulu que je les accueille, dis-moi ? Dans le salon ? Sois un peu sérieux ! (Elle adressa un coup d'œil critique à l'ensemble de la pièce.) Bien sûr, ce sera mieux une fois que nous aurons pu récupérer l'éclairage au gaz, mais en attendant... (Puis elle lui fit face de nouveau.) Au fait, et les publicités ?

Ah oui, les publicités... il les avait complètement oubliées celles-là.

— Dans ma chambre, répondit-il en désignant le plafond du doigt.

Dolaine eut un hochement de tête satisfait.

— Bien, parfait ! Il faut croire que, pour une fois, tu ne te seras pas montré trop empoté.

Bien que son visage s'assombrit sous l'insulte, Raphaël ne jugea pas utile de répliquer. Dolaine poursuivit :

— Nous irons les distribuer demain. Chez les voisins, près de la gare, partout où ça pourra nous être utile. Et vraiment, ce serait bien un monde que personne dans cette foutue ville n'ait besoin de mes services !

## Partie 2

4

— S’il vous plaît ! Monsieur, s’il vous plaît !

Raphaël se tenait près de la gare. Un prospectus tendu, le reste plaqué contre son torse, il courrait d’un bout à l’autre de la petite place, le son de ses grelots accompagnant chacun de ses mouvements.

Un train venait de desservir de nouveaux voyageurs, déversant une foule hétérogène dans les rues de Sétar : individus pressés, familles en vacance ou juste de passage, femmes seules ou accompagnées de tuteurs ou amies. Des étrangers, mais également quelques natifs. Des fils et des filles parties poursuivre leur vie ailleurs et revenant rendre visite aux leurs, ou bien des pères de famille épuisés qui rentraient de déplacement.

— S’il vous plaît !

— Fiche-moi la paix toi ! lui lança l’homme trapu à qui il s’adressait, tout en faisant un écart pour l’éviter.

Les derniers voyageurs le dépassèrent et, bientôt, Raphaël se retrouva seul face à la gare routière. Le bras qu’il tendait toujours s’abaissa mollement. Ses épaules s’affaissèrent, son cou fléchit en avant, comme si un poids venait de s’écraser sur son dos.

Voilà trois jours qu’il œuvrait de cette façon. Chaque matin, il arpentait les rues de la ville, y passait la journée à aborder les passants. Passants qui, pour la plupart, refusaient de lui sacrifier la moindre seconde de leur existence. Ils passaient devant lui, le bousculaient parfois, mais s’écartaient le plus souvent. Certains l’envoyaient paître, d’autres se contentaient de l’ignorer ou de lui jeter des regards noirs. Au final de quoi, son tas de publicités n’avait guère diminué.

Son ventre, vide depuis le début de la matinée, poussa une plainte. Les doigts qui tenaient les prospectus se crispèrent et une bouffée de colère l’envahit. Si seulement sa cousine n’avait pas dépensé toutes leurs économies pour ces choses... si seulement il avait eu la jugeote, puis la force, de lui faire entendre raison... !

Frustré, il leva le bras pour les jeter à terre, mais fut incapable d’aller au bout de son geste. Sa cousine avait mis toute sa foi dans cette paperasse. Elle y croyait vraiment, elle était persuadée qu’elle leur permettrait de redresser leur situation... et lui ne se sentait pas le courage de livrer à la merci du vent les derniers fragments de cet espoir.

Il se détourna de la gare et leva les yeux en direction du ciel. Il allait bientôt être dix-huit heures et, d’ici une heure, peut-être plus, le soleil commencerait à se coucher. Il n’avait aucune envie d’être

encore là quand le phénomène se produirait mais... que pouvait-il faire d'autre ? Rentrer ? Affronter la déception de sa cousine face à son nouvel échec ? Et tout ça pourquoi ? Pour aller s'enfermer dans sa chambre, affamé, où il finirait par envier leurs voisins qui, eux, ne manquaient de rien ?

Il ne croyait pas qu'une bonne surprise l'attendait à son retour. Pas une seule seconde. Ses efforts jusqu'ici n'ayant rien donné, pourquoi cela changerait-il ? Dolaine et lui avaient distribué leur publicité un peu partout en ville. On connaissait à présent leur activité. Mais rien... aucune visite... personne n'était venu frapper à leur porte et personne ne le ferait. Ni ce soir, ni jamais... il en était conscient et il pensait que, tout au fond d'elle, sa cousine l'était tout autant. Seulement, contrairement à lui, elle refusait de baisser les bras.

De nouveau, son ventre gémit et, tandis qu'il y portait la main, une idée lui traversa l'esprit. À cette heure-ci, les épiceries croulaient sous la clientèle : la ménagère venue chercher ce qu'il lui manquait pour préparer le repas du soir, les touristes qui ne désiraient pas dépenser trop d'argent en restaurant, ou même les travailleurs qui, après une dure journée, venaient s'acheter de quoi grignoter et boire un coup en attendant le dîner. Il n'aimait pas voler, mais il ne connaissait pas de meilleur moment pour que son forfait passe inaperçu. Et puis, ce n'était pas comme si leur situation n'était pas désespérée. Il fallait bien que le temps passé en la compagnie irritante d'un Diablotin de sa connaissance lui serve enfin à quelque chose !

Sans se rendre compte qu'une publicité lui échappait, il quitta la petite place au pas de course. La feuille vola, virevolta, puis alla s'écraser aux pieds d'une robe sombre.

5

Un sourire satisfait aux lèvres, Raphaël referma la porte de leur habitation. Sous ses vêtements, les aliments dérobés formaient des bosses.

— Cousine ! Cousine ! Viens voir, je nous ai rapporté quelque chose, appela-t-il en passant ses mains sous son haut pour en tirer une miche de pain, ainsi qu'un bocal de verre hermétiquement clos.

N'obtenant aucune réponse, il leva le nez en direction du plafond. Soit elle n'était pas encore rentrée, soit elle était dans sa chambre et ne l'entendait pas. Il hésita à monter à l'étage pour s'en assurer, avant de juger que rien ne pressait. Autant les déposer quelque part dans la cuisine, bien en vue, pour qu'elle ne puisse pas les louper quand elle viendrait faire son inspection qui, depuis la veille, était presque devenue une obsession. Toutes les trois ou quatre heures, elle allait ouvrir et fermer leurs placards, comme si elle espérait les découvrir soudain pleins à craquer.

En chantonnant, il pénétra dans le salon et, là, écarquilla les yeux. Avachie sur leur vieux canapé, sa cousine était en piteux état : le visage sale de terre, les vêtements également, un accro à sa robe et les cheveux en bataille.

— Cou... cousine ?! Mais qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Dolaine lui adressa un geste las de la main.

— C'est rien, ne t'en fais pas. J'ai juste voulu nous chiper quelque chose à manger.

Près d'elle, couché sur son coussin, Mistigri le fixait. Raphaël s'approcha de la table basse et y déposa son chargement, avant de s'asseoir à même le sol. Il avait du mal à en croire ses oreilles.

— De chiper ? Tu veux dire que tu as essayé de voler, cousine ?

Décidément, ils n'appartenaient pas de la même famille pour rien !

Dolaine eut un reniflement agacé.

— Tu connais les Balutel ? Ces foutus bourgeois possèdent un potager suffisamment gros pour nourrir une bonne partie du quartier avec. Alors je me suis dit que quelques fruits et légumes en moins... ça ne leur manquerait pas. (Elle abattit son petit poing sur sa cuisse.) J'y étais presque ! À deux doigts ! Mais quelqu'un m'a vu et a lâché les chiens. Je ne sais même pas comment j'ai fait pour leur échapper...

Puis elle ferma les yeux, installant entre eux un silence que Raphaël, gêné, n'osa briser. Sur son coussin, Mistigri bâilla, puis entreprit de s'étirer. Longuement. D'abord vers l'avant, puis vers l'arrière. Une patte levée, puis l'autre. Au bout de ce petit exercice, Dolaine rouvrit les yeux et, brusquement, se redressa.

— Où sont les prospectus ? C'est pas vrai ! Tu les as tous distribués ?!

Elle semblait si heureuse que Raphaël fut peiné de devoir lui avouer la vérité. Il sortit le tas de feuilles de sous ses vêtements.

— Non, ils sont là.

L'expression pleine d'espoir de la Poupée se fit déçue, puis horrifiée. Dans un petit cri, elle se jeta en avant pour les lui arracher.

— Bon sang, Raphaël, fais un peu attention ! (Elle les manipulait avec tant de précautions qu'on aurait pu croire qu'elles étaient en verre. Plusieurs, sur le dessus du tas, étaient froissées ou cornées.) Tu sais pourtant combien ça nous a coûté !

— Qu'est-ce qu'on s'en fiche ? Personne n'en veut de toute façon.

— Comment ça, personne ?

Renfrogné, Raphaël avoua :

— Eh bien oui, personne ! Si on ne m'ignore pas, on m'insulte. Les gens n'en veulent pas, cousine, ils ont passé la journée à m'éviter comme si j'avais la peste.

— Mais... mais tu as tout de même pu en donner quelques-unes, pas vrai ?

— Oui, mais puisque de toute façon elles ont certainement dû atterrir à la poubelle, c'est comme si ça n'avait servi à rien.

Dolaine baissa les yeux sur le tas de feuilles. Était-il possible qu'il dise vrai ? Elle secoua vigoureusement la tête. Non. Elle refusait d'y croire !

— Retournes-y ! lui intima-t-elle en voulant lui rendre les publicités. On n'a pas encore fait la frontière de la ville : tu auras sans doute plus de chance là-bas.

Raphaël poussa une plainte et recroquevillait les mains contre son torse, refusant par ce geste de les récupérer.

— Pourquoi moi ? Tu n'as qu'à le faire, toi ! J'ai assez travaillé comme ça.

— Parce que tu penses que je n'ai rien fait aujourd'hui ? Que je suis restée à la maison toute la journée à me tourner les pouces ? Bon sang, Raphaël, est-ce que je dois te rappeler que si nous sommes dans cette situation c'est aussi parce que tu n'es pas capable de garder un emploi ?

L'expression de Raphaël s'assombrit.

— Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que tu remettes ça sur le tapis ?

— Parce que c'est la vérité.

— Non, tu es injuste ! Tu n'arrêtes pas de dire que tout est de ma faute, mais toi aussi tu ne fais aucun effort !

Une lueur dangereuse passa dans le regard de son interlocutrice.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ?

Incapable de l'affronter en face, Raphaël baissa le nez en direction de ses cuisses.

— Bien, oui... si tu étais moins fière, du travail, tu pourrais en trouver. Mais non ! Tu refuses, sous prétexte que tu es trop bien pour ça, que tu ne veux pas faire la bonniche et toutes ces choses, mais... (Il abattit ses mains sur la table basse, faisant trembler les aliments qui s'y trouvaient.) mais qu'est-ce que ça a de mal, au fond, de faire le ménage chez les gens ? D'accord, ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable, mais quand on a besoin d'argent, cousine, on ne choisit pas ! Si on me donnait cette chance, à moi, crois-tu que je la refuserai ?

Face à lui, Dolaine semblait avoir perdu toute combativité. Figée, elle bégaya :

— Tu... tu penses vraiment ce que tu dis ? Tu crois que je choisais ?

— Il y a eu les Marc, et aussi les Boissette. Chaque fois que tu as démissionné, tu m'as dit...

— Je t'ai dit que j'étais partie de moi-même, parce que je valais mieux que ça, oui, mais ça n'était pas la vérité, Raphaël ! Et si je l'ai fait, c'est uniquement parce que je ne voulais pas que tu ailles créer des problèmes. Nous en avons suffisamment comme ça !

Perdu, Raphaël les contempla, elle et Mistigri.

— Comment ça ?

La Poupée se laissa retomber sur le canapé. Elle secoua doucement la tête.

— Tu crois que c'est simple pour moi, mais ce n'est pas vrai. Pourtant, je fais des efforts. Vraiment ! Seulement ici, ça ne suffit pas. Beaucoup ne veulent pas me donner du travail parce qu'ils pensent que je serai un danger pour leurs enfants, d'autres parce qu'ils s'imaginent que je pourrais en être un pour les enfants du voisinage. Si ce n'est pas ça, alors c'est parce qu'ils ont peur du qu'en-dira-t-on... ou simplement parce qu'ils me méprisent. (Elle plongea le visage entre ses mains.) Aujourd'hui, j'ai passé la journée à courir les boîtes aux lettres, pour distribuer notre publicité... si tu savais de quelle façon certains m'ont reçue, quand ils m'ont prise sur le fait !

Compatissant, Mistigri posa une patte sur sa cuisse et tourna le regard en direction de Raphaël.

— Tu sais, ta cousine a accepté toutes sortes d'emplois depuis qu'elle est là. Le dernier en date consistait à nettoyer les rues touristiques. Ça remonte à un peu plus de deux mois.

De plus en plus perdu, Raphaël gémit :

— Mais... mais je n'en savais rien !

Dolaine redressa la tête. Ses sourcils s'étaient de nouveau froncés.

— Bien sûr que tu n'en savais rien ! Je n'avais pas envie d'inventer un autre mensonge si cette fois encore on me mettait à la porte. Je partais quand tu dormais. Comme c'était un travail nocturne, je pensais que ce serait l'idéal pour moi. Que ça ne gênerait personne. Mais non ! Non, parce que des gens ont été se plaindre. Soi-disant que ce n'était pas une bonne image à donner au tourisme. Que ça pourrait les inquiéter, vois-tu, de savoir que des Poupées arpentent les rues où ils logent en famille.

Furieuse et frustrée, elle abattit plusieurs fois son poing sur sa cuisse.

— Si on ne veut pas me donner du travail parce que je suis une Poupée, on ne m'en donne pas parce que je suis une femme. Si ce n'est pas ça, alors c'est parce que je suis trop petite, ou bien pas assez qualifiée. Quoique je fasse, il y a toujours quelque chose qui cloche. Je me tais, je ne dis rien, mais au bout d'un moment, je commence à en avoir assez d'être traitée de cette façon !

Elle posa les yeux sur Raphaël.

— Et puis, je ne te l'ai jamais dit, mais depuis quelque temps, nous recevons des lettres anonymes. Si elles ne sont pas injurieuses, alors elles cherchent à nous intimider. J'ai été porter plainte, mais les autorités s'en moquent. Je suis même prête à parier qu'elles pensent que nous le méritons.

— Le mois dernier, un employé de la mairie est venu nous voir, ajouta Mistigri. Il nous a remis une pétition...

— Une pétition ? répéta Raphaël. Mais pourquoi faire, bon sang ?

— Tu ne devines pas ? lui répondit Dolaine. Mais pour nous demander de partir ! Une partie des notables de la ville l'a signée. Tu le sais comme moi, Raphaël, le tourisme a explosé ces trois dernières années. Sétar a même prévu de s'agrandir. Elle veut offrir le meilleur à ses visiteurs et... nous, vois-tu, nous sommes comme une épine dans son pied.

— Encore une chance que les lois locales interdisent de vous expulser, fit Mistigri en tournant les yeux dans sa direction.

Dolaine eut un hochement de tête. Oui, heureusement. Toutefois, elle devinait que ça ne les empêcherait pas d'essayer. À la base, pourtant, la ville avait été construite dans le but d'y accueillir tous ceux qui voudraient s'y installer, ce qu'importe leurs origines. Malgré tout, la population humaine y restait majoritaire. De façon écrasante, même. Leurs ennemis étaient donc nombreux.

— Je ne comprends pas... je n'y comprends rien, fit Raphaël. Pourquoi est-ce que vous ne m'en avez pas parlé plus tôt ?

— Pour que tu t'énermes et que tu ailles nous créer des ennuis ? Je te connais, Raphaël, quand tu te lâches, tu es pire qu'un poison.

— Mais...

— Mais, rien du tout ! Mais, nous ne pouvons pas nous permettre de provoquer de scandale. Nous sommes tout juste tolérés ici, et tu le sais aussi bien que moi.

Aussi choqué que scandalisé, Raphaël sentit monter en lui une bouffée de colère. Elle monta,

monta, jusqu'à ce que, ne trouvant aucun exutoire, personne sur qui se déverser, elle ne crève et s'évapore pour ne laisser derrière elle que l'abattement le plus total.

— Finalement, fit-il, c'était peut-être une erreur de venir ici.

Sa cousine eut un haussement de sourcils. Il poursuivit :

— Peut-être que nous devrions retourner à Porcelaine. Là-bas, au moins, nous avons notre place.

Dolaine sentit sa colère exploser. D'un bond, elle se jeta sur ses pieds et siffla :

— Comment oses-tu dire ça ?

Les lèvres pincées, Raphaël la contempla en silence.

— Alors c'est ce que tu veux ? ajouta-t-elle en faisant un large mouvement du bras. Leur donner raison ?

— Mais... cousine...

Une main levée, comme s'il cherchait à la calmer, Raphaël n'eut pas le temps d'en dire plus qu'elle ajoutait déjà :

— Pas question ! (Elle fit furieusement voler ses boucles blondes de gauche à droite.) Tu m'entends ? Pas question ! Je refuse de les laisser gagner. Ni eux, ni les habitants de Porcelaine. Je suis ici chez moi. J'ai le droit d'y vivre autant que n'importe qui d'autre.

Elle serrait les poings. Le regard baissé, Raphaël n'osait plus l'affronter en face. Une moue contrariée retroussait toutefois sa lèvre inférieure.

— Alors c'est ça, fit-il dans un murmure. Par fierté, tu préfères que nous mourions tous de faim ?

À la manière d'une bombe sur le point d'exploser, Dolaine se mit à trembler.

— Toi, siffla-t-elle méchamment, mais de quel côté es-tu ?

Choqué, Raphaël releva la tête.

— Mais... mais du tien !

— Ah oui ? Alors pourquoi est-ce que je n'en ai pas l'impression ?

Lui aurait-elle craché au visage qu'elle n'aurait pas pu le blesser davantage. Pensait-elle vraiment ce qu'elle disait ? Était-ce réellement là toute la confiance qu'elle lui accordait ? Il avait tout quitté pour la rejoindre. Tout ! Comment pouvait-elle aussi facilement l'oublier ?

Son regard balaya la pièce. Perdu. Une grande fatigue venait de s'abattre sur ses épaules et, chancelant, il entreprit de se relever. Sans un mot, il quitta le salon. Ses pas se firent entendre dans les escaliers.

Mistigri, le museau levé, poussa un soupir proche d'un miaulement.

— Tu n'aurais pas dû lui parler sur ce ton. Tu sais bien que Raphaël s'est toujours davantage soucié de ton bonheur que du sien.

Dolaine se tourna brusquement dans sa direction.



— Toi, ferme-là ! Je te rappelle que je n'ai encore rien avalé aujourd'hui, aussi si tu ne veux pas finir dans le four... (Elle attrapa sur le canapé un coussin qu'elle lui jeta.) fiche-moi le camp !

Mistigri feula et sauta du canapé au moment où le coussin allait l'atteindre. À son tour, il quitta le salon.

À présent seule avec sa conscience, Dolaine s'assit lourdement sur le canapé et plongeait son visage dans ses mains. Elle n'était pas fière. Pas fière du tout.

Ses mains glissèrent le long de son visage et elle se laissa aller en arrière, contre le dossier, les yeux levés en direction du plafond.

Bien sûr, Raphaël avait raison. S'obstiner dans sa décision serait stupide... en tout cas, hasardeux. Le voyage jusqu'à Porcelaine coûterait cher, mais en vendant la maison, ils gagneraient de quoi rentrer et commencer une nouvelle vie là-bas. Trouver preneur s'avérerait facile. La municipalité voulait à ce point les voir partir qu'on s'empresserait de la lui racheter.

Et elle dans tout ça ?

Se réintégrer ne poserait pas beaucoup de problèmes à son cousin. On lui reprocherait certainement de l'avoir suivie, d'avoir pour cela tourné le dos aux siennes et, surtout, de ne pas avoir honoré ses fiançailles, mais on ne le tiendrait pas à l'écart très longtemps. Et puis, ses parents le soutiendraient. Elle, par contre... qu'elle soit ici ou chez les siennes, on continuerait de la mépriser. On ne verrait pas son retour d'un bon œil et l'idée d'avoir à affronter tout ce petit monde lui donnait la nausée. Elle songeait à leurs remarques. À sa famille. Aux brimades qui recommenceraient. Et dire qu'elle avait quitté son royaume pour y échapper...

Mais que pouvait-elle faire d'autre ? Fuir de nouveau ? Chercher à s'installer ailleurs ? Il lui fallait se rendre à l'évidence : où qu'elle aille, elle souffrirait de la mauvaise réputation des siennes.

Et tout ça par la faute de leur tradition... de leur stupide, stupide, tradition. Car si les siennes observaient un régime végétarien, à quelques occasions, la coutume les poussait à se régaler de la chair d'enfants humains – sacrifices orchestrés en l'honneur de leur divinité et mère, la dévotion Moloch, dites la Dévoreuse. En conséquence de quoi, on les craignait autant qu'on les détestait.

Pourtant, si les siennes l'avaient mise à l'écart, c'était justement suite à son refus de continuer à se soumettre à cette coutume. Mais sa parole, ici, à Sétar comme ailleurs, ne possédait que peu de valeur. Et pas seulement la sienne, car les autres peuples de Porcelaine, que ce soient les Pantins, les Pierrots et même les Clowns, tous avaient à subir la méfiance du genre humain. Une situation qu'elle trouvait injuste.

Elle songea à ce Clown qui, peu de temps avant son départ, s'était entiché d'elle. Aurait-elle su ce qui l'attendait à l'extérieur qu'elle aurait certainement consenti à l'épouser. Les Clowns de Porcelaine n'acceptaient pas facilement les étrangers en leur sein, mais leur union lui aurait servi de passe-droit, en même temps que de l'éloigner des siennes et de leur colère.

À son départ du royaume, il était venu l'attendre à la frontière. Un Clown tenait sa fierté en plus haute estime que sa vie, aussi ne lui avait-il offert ni larmes, ni supplications destinées à la faire changer d'avis. Il désirait seulement la voir une dernière fois. Et puis, lui remettre un cadeau d'adieu : un charmant bracelet, serti de pierres précieuses. Les Clowns de Porcelaine, en tout cas ceux des Cavernes, étaient connus pour leurs richesses, leur territoire se situant au cœur même des plus grosses mines de diamants de tout Ekinox. Son soupire n'était toutefois qu'un Clown des Montagnes et, sans oser lui poser la question, elle n'avait pu s'empêcher de se demander par quel tour de force il l'avait obtenu. Héritage familial ? Ou bien...

Quoiqu'il en soit, il désirait qu'elle l'emporte, espérant qu'ainsi elle ne l'oublierait pas.

Le pauvre... s'il avait su comment son présent devait terminer ! Une partie des pierres lui servit rapidement à renflouer ses caisses pour continuer d'arpenter Ekinox, l'autre à s'installer ici. Ce qu'il lui en restait, après l'achat de cette maison, lui avait permis de subvenir à ses besoins jusqu'à l'arrivée de Raphaël.

Quant au bracelet... elle en portait encore le squelette au poignet.

Ses doigts caressèrent doucement la chaîne, avant de remonter en direction de la petite poche cousue à l'emplacement de sa poitrine. D'un regard, elle s'assura qu'elle était toujours seule, puis ses doigts glissèrent à l'intérieur de l'ouverture et en ressortir avec une grosse pièce. De couleur jaune, presque brune, frappée d'un soleil sur l'une de ses faces.

Voilà tout ce qu'il restait de ses ventes. Un seul et unique Soleil. De quoi tenir un bon mois. Devinant qu'elle pourrait se retrouver dans une situation aussi compliquée, elle avait toujours refusé de s'en séparer, préférant attendre le bon moment, celui où elle n'aurait d'autre choix. Sans doute le moment était-il venu, mais... il fallait qu'elle y réfléchisse encore un peu. Qu'elle soit certaine de ne pas commettre d'erreur en abattant son dernier joker. Car ensuite, il ne lui resterait plus qu'à vendre une à une ses possessions, et celles-ci ne valaient pas grand-chose. Et après ? Si leur situation continuait sur cette voie ? Devaient-ils se contenter d'attendre et d'espérer, jusqu'à la disparition de leur dernière Étoile ?

Ils pourraient également demander une aide financière à la famille de Raphaël... par le passé, ils y avaient eu recours à deux ou trois reprises. Son cousin et ses parents s'échangeaient encore des lettres et, braves gens, ils accepteraient sans doute de les aider cette fois encore. Mais Raphaël se sentirait humilié et elle savait qu'il ne voulait plus les ennuyer avec cette histoire. Elle-même en conservait un goût amer, d'autant plus que leur générosité ne servirait qu'à prolonger une agonie déjà suffisamment ancienne. Car en définitif, s'ils ne parvenaient à redresser d'eux-mêmes leur situation, alors ils seraient contraints de partir.

Son regard vola autour d'elle : sur ce salon qu'elle connaissait bien, avec son vieux canapé et son vieux fauteuil, son tapis usé, et l'horloge bruyante accrochée près de la porte. Combien de temps encore avant de devoir lui faire ses adieux ?

Ce n'était pas seulement l'idée de retourner à Porcelaine qui la désolait, mais surtout le fait de tout abandonner ici. Ses espoirs, sa liberté, comme cette maison qu'elle aimait depuis maintenant une dizaine d'années. À cette époque, elle était habitée par une vieille dame solitaire et presque aveugle qui n'avait pas fait beaucoup de manières pour la lui vendre. Très malade, Dolaine s'était engagée à s'occuper d'elle jusqu'à sa mort. Et après des mois de cohabitation, la malheureuse avait brusquement rendu l'âme, laissant derrière elle son chat : Mistigri.

Elle se souvenait encore de la visite de son unique héritier. Un grand type au regard mauvais qui empocha ce que la vieille femme avait touché de la vente, avant d'emporter son corps avec lui.

Quant à Raphaël, il devait la rejoindre quelque trois années plus tard.

Et maintenant, il lui faudrait quitter tout ça ? Renoncer à cet endroit où elle se sentait chez elle ? Où, malgré les difficultés, elle avait su trouver une sorte d'équilibre ? Partir serait un véritable crève-cœur. Elle le vivrait comme un déracinement et... au fond d'elle, doutait d'en avoir jamais la force.

Les traits crispés, elle fit rouler la pièce entre ses doigts. Elle allait encore attendre un jour ou deux. Leurs estomacs, de toute façon, n'étaient plus à ça près. Ensuite... eh bien, soit on serait venu

leur proposer même quelques menus travaux, soit elle s'en servirait pour remplir leurs placards. Pour le reste, ils aviseraient au fur et à mesure.

Elle en était là de ses réflexions, quand des coups se firent entendre.

Surprise, Dolaine sursauta, avant de redresser le dos et de se mordre la lèvre inférieure. Oui, pas de doute, ça venait bien de la porte d'entrée.

Sans se presser, elle se leva. Une petite voix en elle pépiait à l'idée que cela puisse être un client, mais une autre, bien plus forte, se montrait plus pessimiste. Pourquoi croire encore aux miracles ? Ce devait être un voisin... un voisin qui viendrait encore se plaindre... ou bien, oui, peut-être un client, mais un client qui tournerait les talons sitôt qu'il prendrait connaissance de ses origines.

De nouveau, le visiteur frappa. En réponse, elle lança :

— C'est bon ! J'arrive ! J'arrive !

Atteignant la porte, elle en fit tourner le verrou et l'ouvrit.

— C'est pour... ?

La suite mourut dans sa gorge. Les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte, elle fixa l'individu en robe sombre qui se dressait face à elle. Des cheveux noirs mi-longs, une peau blanche presque translucide, pas de nez et deux yeux immenses qui avaient des allures de puits sans fond. Ni iris, ni pupilles, ni blanc. Juste deux trous, qui lui dévoraient presque la moitié du visage. Un parapluie ouvert au-dessus de lui, son sourire dévoilait une série de crocs inquiétants.

— Bonjour, fit-il d'une voix ni tout à fait masculine, ni tout à fait féminine. Je suis désolé de vous déranger, mais...

### Partie 3

6

Dolaine se tenait dos écrasé à la porte, les bras écartés de part et d'autre de celle-ci, comme si elle espérait pouvoir empêcher son visiteur de l'enfoncer s'il lui en venait l'idée. Dans sa poitrine, son cœur s'était emballé et sa respiration commençait à se saccader. Un vampire... il y avait un foutu vampire sur son paillason !

Des coups résonnèrent derrière elle, discrets, presque gênés. Dans un petit cri de terreur, elle bondit en avant.

— Excusez-moi, fit la voix de son visiteur. Je sais qu'il se fait tard, mais... je suis ici pour voir monsieur Dolaine. J'ai trouvé sa publicité près de la gare et...

La fin de sa phrase ne parvint jamais jusqu'à son cerveau. Que... que venait-il de dire ? Qu'il avait trouvé l'un de ses prospectus ? Par Moloch, était-il possible qu'elle ait manqué de renvoyer son premier et tant espéré client ?

Sans plus se soucier du danger, elle se jeta presque sur la porte et l'entrebâilla de quelques centimètres. De telle façon que son interlocuteur ne pouvait rien voir d'elle, sinon un œil bleu et méfiant.

— Est-ce pour lui proposer du travail ?

Le vampire eut un large sourire, un sourire aussi effrayant que celui d'un prédateur qui s'apprête à bondir sur sa proie. Il se pencha à sa hauteur.

— En effet ! Je souhaiterais bénéficier de ses services. (Puis, avec un air interrogateur :) Est-il là ? S'il est occupé, je peux repasser plus tard.

Sur ses gardes, Dolaine le lorgna des pieds à la tête. Elle connaissait la mauvaise réputation des vampires, face à laquelle celle des Poupées faisait presque pâle figure. Pourtant, celui-là n'avait pas l'air d'un mauvais bougre. Il était aimable et n'avait toujours pas essayé de forcer le passage.

Que devait-elle faire ?

Ce type incarnait sans doute sa dernière chance. La dernière avant de devoir revendre tout ce qu'elle possédait pour regagner un royaume qui la méprisait. Et puis, si les vampires n'étaient pas appréciés, ils ne s'en prenaient jamais aux habitants de Porcelaine. Non, leur dada, c'était plutôt l'espèce humaine !

Son œil s'étrécit.

— Ses services ne sont pas donnés, vous savez ? Avez-vous au moins de quoi le payer ?

La surprise s'afficha sur les traits de son interlocuteur. Son trouble ne dura toutefois qu'une fraction de seconde, car l'instant d'après il tendait une main en direction du sac en cuir qu'il portait en bandoulière, et en tirait de moitié une grosse bourse pleine à craquer.

— Je pense avoir ce qu'il faut.

Dolaine déglutit. Puis, un doigt tendu en direction de son visiteur, elle dit :

— Je vais vous demander de bien vouloir patienter.

Suite à quoi, elle referma la porte et s'y adossa, éprouvant quelques difficultés à reprendre le contrôle de ses émotions. Non seulement il s'agissait d'un client, mais si elle en croyait la rondeur de sa bourse, le bougre était plein aux as ! Troublée, elle s'éventa de la main. Par les Dieux !

Sa décision prise, elle courut en direction de la cave. À l'intérieur, il faisait sombre, très sombre. Le vestibule lui-même perdait en visibilité, mais rien de comparable à la pièce qui s'étirait à quelques marches sous elle.

Faisant fi de la prudence, elle les dévala et se cogna violemment le genou. Elle gémit, jura et sautilla sur un pied en maudissant l'objet de malheur qui avait osé se mettre en travers de son chemin. Une main posée sur ce dernier, elle reconnut le siège client, le longea plus prudemment, tâtonna en avant pour repérer le bureau et manqua de faire tomber l'un des bougeoirs au passage, qu'elle rattrapa de justesse.

Ses mains continuèrent leur exploration. Un autre bougeoir, un pot à crayon et, là... une petite forme rectangulaire. Elle la secoua à hauteur de son oreille, reconnut le bruit caractéristique que font plusieurs dizaines d'allumettes quand on les maltraite ainsi, et l'ouvrit pour en craquer une. La faible lueur produite par le bâtonnet lui permit de mieux distinguer le bureau. Avec impatience, elle commença à allumer les quelques bougies qui se trouvaient près d'elle.

— Allez, allez, allez !

Dans sa précipitation, elle en oublia toute prudence et ne se rendit compte que quand la flamme lui mordit méchamment le doigt que l'allumette s'était presque entièrement consumée. Un petit cri de douleur lui échappa et elle la lâcha. Puis, les doigts portés à sa bouche, elle écrasa la traîtresse sous sa semelle.

Les bougies situées de l'autre côté du bureau furent elles aussi allumées. Vint ensuite le tour de celles posées sur le petit meuble, sur sa droite, où elle abandonna le paquet d'allumettes pour aller déplacer de quelques centimètres le siège client.

Satisfaite, elle remonta en direction du rez-de-chaussée.

Là, elle s'apprêtait à inviter son visiteur à entrer, quand elle se souvint de son état. Dépeignée et sale comme elle l'était, elle ne devait pas paraître très professionnelle. Dans une bordée de jurons, elle épousseta au mieux sa robe, se baissa pour faire reluire, à l'aide du plat de la main, ses souliers, puis passa les mains sur ses joues et dans ses cheveux.

Cette remise à neuf, quoique sommaire, terminée, elle se racla la gorge et prit une longue inspiration. La seconde d'après, elle ouvrait la porte en grand et se déplaçait sur le côté avec un geste de la main.

— Si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer.

Le vampire la dépassa en refermant son parapluie. Avec soulagement, elle nota que s'il jeta un regard autour de lui, il ne s'attarda pas plus que de raison sur son allure.

— Par ici, je vous prie.

Elle l'invita à la suivre en direction de la cave.

— Vous nous excuserez, mais nous avons un petit problème avec l'éclairage. Enfin, j'imagine que ça ne devrait pas trop vous gêner.

Son visiteur approuva d'un signe de tête : en effet, les siens possédaient une bonne vision nocturne.

Dolaine s'engagea dans les escaliers et se retourna pour s'assurer qu'il la suivait. Il avait posé une main sur la rambarde. Une main aux doigts crochus, presque semblables à des serres, et pourtant dépourvus d'ongles. Une vision qui lui fit froid dans le dos.

Une fois en bas, elle lui désigna le siège client.

— Installez-vous.

Derrière elle, l'autre contemplait la pièce avec incertitude. Il la remercia toutefois et, tandis qu'il se débarrassait de ses sacs, dont le deuxième lui pendait dans le dos, elle alla prendre place derrière le bureau. Puis elle croisa les mains devant elle, dans un geste et une expression qu'elle espérait professionnels.

— Je vous écoute.

Le vampire venait tout juste de s'asseoir. Sous le coup de la surprise, sa tête s'inclina légèrement sur le côté, puis il éclata de rire. Dolaine eut un froncement de sourcils. Davantage une façon de masquer son malaise que par réel agacement.

— Oh, je vous demande pardon, fit-il. Je ne m'attendais pas à ce que vous soyez ce fameux Dolaine.

— Aucune importance, grogna-t-elle. (Puis, en se tortillant avec gêne sur son siège, elle ajouta :) Alors ? Que puis-je pour vous ?

— Ah, oui !

Il redressa le dos et, les mains jointes sur ses cuisses, sembla se perdre dans ses pensées.

— Je crois que c'est un peu compliqué, aussi... comment vous résumer... ? (Les puits qui lui servaient d'yeux s'étrécirent.) Eh bien, voilà ! Disons... disons que j'aimerais découvrir le monde.

Dolaine le contempla comme s'il venait de s'exprimer dans une langue étrangère.

— De... hein ?

Qu'était-il en train de lui chanter celui-là ?

— Je suis désolé, dit son visiteur. J'imagine que c'est un peu difficile à comprendre.

— Ce qui est surtout difficile, c'est que je ne vois foutre pas en quoi je pourrais vous être utile.

À moins qu'il ne tienne à l'engager pour lui faire visiter la ville, elle doutait de pouvoir l'aider.

— Eh bien... (De nouveau songeur, il pinça les lèvres, l'air de chercher à mettre en ordre ses idées.) Pour faire simple, je suis à la recherche d'un compagnon de route. Voyez-vous, je n'ai quitté les miens que depuis quelques jours et je me rends compte à quel point notre existence coupée du monde risque de me poser problèmes. Mes connaissances sur les autres royaumes sont plus minces que je ne le craignais et... je ne pensais pas, vraiment pas, que l'on réagirait ainsi à mon contact. Oh, bien sûr, je m'attendais à attirer la méfiance, mais... comment vous dire ?

Il eut un sourire maladroit.

— Voyez-vous... voyager seul, surtout dans ces conditions, n'est pas très amusant. La plupart des gens que j'ai croisés préfèrent m'ignorer quand je m'adresse à eux. D'autres me fuient juste en m'apercevant, et puis... il y en a aussi qui se sont révélés tout à fait hostiles. Vous comprenez, si je dois subir ce type de comportement partout où j'irai, alors je préfère avoir quelqu'un à mes côtés pour rompre ma solitude.

Dolaine émit un petit bruit de gorge. Elle connaissait bien cette sorte de mise à l'écart et savait que ce n'était jamais très agréable d'en être la cible.

— Voilà donc les raisons de ma présence chez vous, poursuivit son visiteur en écartant les mains. Et puisque vous louez vos services, je me suis dit que je pourrais vous engager à la fois comme compagnie, mais aussi comme guide.

Dolaine loucha sur lui d'un drôle d'air.

— C'est une plaisanterie ?

L'expression soudain paniquée, sinon perdue, son interlocuteur ouvrait la bouche pour la détromper, mais elle ne lui en laissa pas le temps :

— Et combien de temps est-ce que vous comptez vous balader comme ça ?

— Je... je l'ignore. (Il se pencha en avant.) À votre avis, combien de temps cela pourrait-il demander ?

— Oh bon sang ! lâcha-t-elle, avant de se prendre la tête entre les mains.

Géné, le vampire se tortilla sur sa chaise et jeta des regards nerveux tout autour de lui.

Un cinglé de première... un beau malade, même. Il ne pouvait pas être autre chose ! Avait-on idée de venir la trouver pour un projet aussi insensé ? Son premier client, en plus ! À croire que les Dieux s'amusaient avec elle.

— Vraiment, fit-elle en redressant la nuque, les mains occupées à recoiffer sa frange, je ne sais pas quoi vous dire. Vous comprendrez que ce n'est pas une décision facile à prendre. Je devrai m'éloigner longtemps de chez moi et...

... et elle n'était pas certaine de vouloir voyager avec lui. Après tout, elle ignorait tout de son visiteur, mis à part qu'il appartenait aux créatures parmi les plus craintes d'Ekinoxe.

Songeuse, elle se passa un doigt sur les lèvres.

— Vous... pour combien de temps encore êtes-vous à Sétar ?

— En vérité, lui répondit-il avec une expression navrée, je devrais déjà être parti.

— Ah !

Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise et croisa les bras. Une moue aux lèvres, l'une de ses jambes se balançait sous elle sans qu'elle n'en ait vraiment conscience. Un tic nerveux.

— Pourriez-vous me laisser le temps d'y réfléchir ?

Réponse qui sembla quelque peu décevoir son interlocuteur.

— J'imagine que je peux attendre encore un peu avant de poursuivre ma route. De combien de temps avez-vous besoin ?

— Eh bien... (Elle leva les yeux au plafond, tandis que sa jambe continuait de remuer.) Disons... jusqu'à demain ? Vous n'aurez qu'à revenir dans l'après-midi et... (Elle se donna une petite tape sur le front.) Ah, mais non ! Suis-je bête. Vous ne pouvez pas sortir en plein jour, pas vrai ? Dans ce cas, disons...

— Ah, commença-t-il en levant une main devant lui. Si ! Demain dans l'après-midi, ça ne me pose aucun problème.

Les paupières de Dolaine se plissèrent. Se moquait-il d'elle ?

— Vous pouvez ? Vraiment ? (Et comme il approuvait d'un signe de tête, elle n'insista pas. Après tout, s'il était suicidaire, ça le regardait.) Dans ce cas, faisons comme ça. (Suite à quoi, elle se leva et saisit l'un des bougeoirs.) Je vous raccompagne.

Il se leva à son tour et, après avoir rassemblé ses effets, ils regagnèrent le vestibule. À l'extérieur, la nuit était tombée et la pièce se retrouvait plongée dans le noir. Le dépassant, Dolaine tendit une main en direction de la porte d'entrée.

Comme elle l'ouvrait, il lui dit :

— Je tenais à vous remercier de bien avoir voulu me recevoir.

Elle lui offrit un petit signe de tête.

— Il n'y a pas de quoi. Sur ce, je vous souhaite une bonne soirée.

Elle s'apprêtait à refermer derrière lui quand il se retourna, l'air affolé.

— Ah, heu... est-ce que par hasard vous connaîtriez un hôtel qui m'accepterait comme client ?



## Partie 4

7

Dolaine se trouvait dans la cuisine, dont l'entrée se situait à la gauche du salon. C'était une pièce toute en longueur, qui formait un rectangle à la largeur limitée. Les meubles se regroupaient du même côté, à droite. Pour l'éclairage, des bougies brûlaient ici et là sans parvenir à chasser totalement l'obscurité. Dolaine, elle, se tenait près de l'entrée, face à une petite cuisinière à charbon pour lequel il ne tarderait plus à leur manquer de combustible. À l'aide d'une longue cuillère en bois, elle touillait le contenu d'une casserole posée sur la plaque supérieure.

Elle se pencha et en huma l'odeur dans un « Mhhh » de satisfaction. Elle ne savait pas où ce sale petit voleur avait été chiper leur repas, mais pour cette fois elle fermerait les yeux sur son forfait.

On frappa doucement contre le mur, comme pour attirer son attention. Raphaël se dessinait dans l'encadrement de la porte, tête nue, le regard fuyant et l'expression chavirant entre le chagrin et la gêne.

— Je venais pour mettre la table, dit-il d'une toute petite voix.

D'un signe de tête, Dolaine lui fit comprendre qu'il pouvait y aller. Il la dépassa sans un mot et alla ouvrir le buffet qui se trouvait un peu plus loin.

Il en sortit trois assiettes, qu'il déposa sur le plateau supérieur, avant de disparaître de nouveau derrière ses portes. Il ne disait rien et Dolaine devinait aisément pourquoi. À cause de leur accrochage, il craignait qu'elle ne l'envoie bouler s'il tentait d'engager la conversation. Tel était le problème de son cousin. Bien qu'ils se connaissent depuis l'enfance, il ne parvenait pas à comprendre que ses colères passaient aussi vite qu'elles éclataient.

— Où est Mistigri ? s'enquit-elle.

— En haut, dans ma chambre.

Les sourcils de la Poupée se froncèrent et son nez se retroussa d'agacement.

— Je vois ! Vous vous liguez contre moi.

Raphaël, qui avait sorti deux verres, et s'occupait de rassembler les couverts, passa la tête par-dessus la porte et gémit :

— Mais non cousine ! Nous...

— Ah, ça ne fait rien ! le coupa-t-elle avec impatience. (Puis, après avoir ronchonné quelques secondes, elle ajouta :) Au fait, j'ai quelque chose d'important à vous annoncer.

Tout en laissant échapper un « Mhhh » peu attentif, son cousin referma les portes du buffet. Dolaine sentit l'agacement la titiller de nouveau. Si elle parvint à le repousser, la sécheresse habitait sa voix quand elle annonça :

— Oui. Pendant que vous étiez là-haut à bouder, j'ai reçu la visite d'un client.

La vaisselle en main, Raphaël ouvrit des yeux ronds. Son esprit s'arrêta une fraction de seconde sur le mot « bouder », puis l'oublia complètement pour s'arrêter sur celui de « client ». Avec une petite exclamation de surprise, il sautilla dans sa direction sans se soucier de son chargement et de la catastrophe qu'un faux pas pourrait provoquer.

— C'est vrai cousine ?!

— Comment ça, c'est vrai ? (Menaçante, elle brandit dans sa direction sa cuillère, qui dégoulinait d'une soupe orangeâtre. Quelques gouttes s'écrasèrent à ses pieds.) Est-ce que tu me prends pour une menteuse ?

— Quoi ? Mais non ! Je... je voulais dire... est-ce qu'il t'a donné du travail ?

Dolaine retourna à sa casserole.

— Disons plutôt qu'il m'en a proposé, mais que je ne suis toujours pas certaine d'accepter.

— Hein ? Mais pourquoi ?

— Eh bien... parce que c'est un peu spécial, et... (Elle reporta son attention sur lui et donna une petite tape à son chargement.) et occupe-toi d'abord de mettre la table, veux-tu ? Nous en discuterons pendant le dîner.

Raphaël fut sur le point d'insister, mais son regard l'en dissuada. Il était clair qu'elle ne dirait rien et qu'à trop l'asticoter, il ne réussirait qu'à la mettre en colère. Il s'empressa donc de gagner le salon et lança au chat qui venait de sauter sur le canapé :

— Mistigri ! Mistigri ! Tu as entendu ça ? Cousine dit que nous avons un client.

8

— Un vampire ?!

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous trois attablés au salon, atour d'une table ronde située près de la porte de la cuisine. Sur la nappe, vieille et raccommodée, des bougies brûlaient.

Installé sur un bord de table, Mistigri leva le museau de son assiette et contempla les deux cousins. Un peu de soupe lui tachait le bout du nez.

Dolaine opina du chef.

— Oui, moi aussi ça m'a surprise. Mais au final, il était plutôt gentil.

L'expression de Raphaël s'assombrit, signe qu'il ne la croyait pas.

— Tu m'as dit que le travail était spécial. Qu'est-ce qu'il voulait exactement ?

— Que je lui serve de guide et de compagnie, répondit-elle en se désignant de sa cuillère.

— De quoi ?

Elle joua distraitement avec les morceaux de pain qui flottaient dans son assiette.

— D'après ce qu'il m'a raconté, il voudrait découvrir le monde. Mais comme il pense que ce n'est pas le genre de voyage très amusant à entreprendre seul, il souhaiterait que je l'accompagne. (Puis, avec un froncement de sourcils :) À vrai dire, il ne m'a pas semblé très dégourdi.

— Une proposition peu commune, fit remarquer Mistigri.

— Oui, c'est également ce que j'ai pensé. Mais ça pourrait être amusant. Enfin... en tout cas, ce serait du travail ! Le seul problème est que j'ignore combien de temps cette aventure nous prendrait, aussi...

— Aussi tu dois refuser ! C'est beaucoup trop dangereux, la coupa Raphaël en bondissant presque de sa chaise.

Les yeux de la Poupée s'arrondir.

— Dangereux ?

— Eh bien, oui, commença-t-il avant de se renfrogner et de baisser la tête. Tu sais bien ce qu'on raconte sur eux. On ne peut pas leur faire confiance.

Dolaine le fixa en silence. Ce préjugé lui étant venu à l'esprit, elle ne pouvait pas vraiment blâmer son cousin. Toutefois, maintenant qu'elle l'entendait prononcé par une voix autre que la sienne, il la choquait.

— Tu sais, Raphaël, que c'est exactement ce que l'on dit de moi parce que je suis une Poupée ?

— Ça... ça n'a rien à voir, s'affola-t-il. Eux ils sont...

Mais Dolaine ne l'écoutait déjà plus. L'air sombre, elle se mura dans un silence dangereux et refusa d'en débattre davantage.

8

Les bras croisés derrière le dos, Dolaine marchait en rond dans sa chambre. Une bougie, posée sur la table de chevet, éclairait faiblement la pièce. À chacun de ses mouvements, l'air produit en faisait onduler la flamme.

Si elle était encore debout malgré l'heure tardive, c'est qu'elle n'avait toujours pas trouvé de solution à son problème. Accepter le travail ou non ? Elle n'en savait rien et, à cause de cela, le sommeil la fuyait.

Brusquement, elle s'arrêta. Le dos incliné en avant, les sourcils froncés, elle resta quelques secondes dans cette position, avant de pousser un « Aaaaah ! » de frustration et de se gratter le crâne des deux mains. Puis elle se laissa tomber à la renverse sur son lit et porta une main devant son

regard.

Lors du dîner, il lui avait semblé évident que la décision lui revenait. Aussi avait-elle refusé d'écouter les arguments de son cousin et n'avait même pas cherché à connaître ceux de Mistigri. À présent, elle le regrettait.

— Pauvre idiot.

Elle jeta un regard à sa table de chevet. Dessus, son réveil lui apprit qu'il serait bientôt deux heures du matin. Près de lui, les restes de la bougie. La cire avait dégouliné jusqu'à la petite coupelle posée dessous et commençait à en déborder. Des gouttes, déjà dures, s'épalaient sur le bois du meuble.

Avec un soupir, elle se redressa. Elle n'arriverait à rien ainsi. Autant sortir pour se dégourdir les jambes. Avec un peu de chance, prendre l'air l'aiderait à y voir plus clair.

Son lit grinça quand elle se remit debout. Elle s'abaissa pour ramasser les chaussures posées à son chevet et, sans faire de bruit, quitta sa chambre. Aucune lumière ne brillait sous la porte de Raphaël, signe qu'il dormait.

Sur la pointe des pieds, ne souhaitant pas l'éveiller – non pas par bonté de cœur, mais plutôt parce qu'elle répugnait à lui expliquer pourquoi elle était encore toute habillée à une heure aussi tardive –, elle descendit les escaliers et gagna le vestibule. Toujours en silence, elle atteignit la porte et posa doucement ses souliers sur le sol pour les enfiler. Elle tourna ensuite la clef dans sa serrure et grimaça quand le battant gémit.

À l'extérieur, le ciel était dégagé et le temps chaud. La lune, imposante et pleine, trônait au milieu des étoiles. Pas même un chat pour remonter la rue, le désert et le calme plat. Les habitations voisines étaient plongées dans le noir, à l'exception d'une fenêtre chez les Barthe.

Sans vraiment savoir où elle se rendait, elle partit à droite. La moitié des familles les plus modestes de Sétar se tassait ici. L'autre dans un quartier situé tout à l'opposé de la ville. Deux lieux construits loin des rues animées, et donc des touristes.

Sans doute la raison pour laquelle les autorités locales n'avaient jamais sérieusement cherché à la déloger. Si elle avait acheté une maison dans un autre quartier, un quartier déjà plus riche et plus en vue, les choses auraient été différentes. Ici, elle gênait, mais à la manière d'un bouton. Sa présence démangeait, mais il fallait qu'on s'en approche de très près pour le remarquer.

Perdue dans ses pensées, elle dut bien marcher vingt à trente minutes. Les rues défilèrent et, bientôt, elle gagna les quartiers touristiques, où elle s'attarda sur une place aux très nombreux établissements fermés. Des réverbères l'éclairaient.

Sous ses pieds, des pavés de formes et de tailles inégales ; au centre de la place, une statue. Celle d'un homme à l'allure fière, tenant dans une main un parchemin déplié. Son autre bras était tendu en avant, un doigt pointant devant lui. Il désignait quelque chose, bien sûr, mais son allure laissait surtout penser qu'il donnait un ordre.

De l'autre côté de la place, surtout des restaurants. Derrière elle, sous des arcades, plusieurs commerces. Et puis des bancs, disposés ici et là. Elle avisa celui qui faisait face à la statue et alla s'y installer.

Le visage entre les mains, elle leva les yeux vers la sculpture. Sur son socle, sa tête, ses épaules et son bras, des pigeons, en boules, dormaient paisiblement. Quels petits veinards ! En cet instant, elle les enviait. Aucun souci d'argent, la possibilité d'aller et de dormir où bon leur semblait et, le plus

beau, les gens passaient leur temps à les nourrir. Si sa vie pouvait être aussi simple...

Elle poussait un soupir et redressait le dos quand des pas se firent entendre sous les arcades.

Méfiant, elle tourna le cou dans leur direction, déjà prête à décamper en cas de danger. Deux mois plus tôt, des zombies avaient été surpris près d'ici, à la tombée de la nuit. Une anomalie, car ces créatures, malgré la proximité de leur territoire, ne s'aventuraient jamais aussi loin. De fait, plusieurs personnes avaient été attaquées, entraînant la mise en place d'un couvre-feu.

Le calme n'était revenu que deux semaines plus tôt. On avait donc levé le couvre-feu, mais le mal étant fait, la paranoïa demeurait et l'on préférait rester chez soi passé une certaine heure.

Les pas se dirigeaient à présent dans sa direction et elle était sur le point de fuir à toutes jambes, quand une silhouette quitta les arcades pour s'offrir à la lueur des réverbères. Elle écarquilla les yeux.

— Ça pour une surprise !

L'individu, qui n'était autre que son client, redressa la nuque avant de s'arrêter. L'étonnement s'imprima sur ses traits.

— Oh ! Bonsoir.

Il transportait toujours ses bagages et son parapluie pendait à son poignet.

— Que faites-vous dehors à une heure pareille ? s'enquit-elle, avant de prendre conscience de la stupidité de sa question. Ah, excusez-moi ! C'est vrai que les vôtres vivent la nuit.

Un sourire étira les lèvres de son interlocuteur.

— C'est vrai qu'il est plus facile pour moi de vivre la nuit, mais je ne vous cache pas que je préférerais actuellement me trouver dans un lit.

Dolaine eut un signe de tête entendu.

— Je vois. On ne vous a accepté nulle part.

— À dire vrai, je m'y attendais un peu.

Il n'en semblait même pas fâché. Juste un peu déçu. À sa place, elle serait en train de pester contre le monde entier.

— Mais, et vous-même ! Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pourquoi ? répondit Dolaine. Mais par votre faute, tiens !

Incrédule, il répéta :

— Ma faute ?

— Eh bien oui ! Avec votre proposition stupide pour laquelle je ne parviens pas à me décider. Elle me tourne dans la tête et m'empêche de trouver le sommeil.

L'espace d'un instant, le vampire lui sembla perdu. Puis, soudain gêné, il bafouilla :

— Oh ! Je... j'en suis désolé.

Dolaine lui adressa un regard en coin, se demandant s'il était en train de se payer sa tête. Apparemment, non, car il paraissait sincèrement navré. Agacée, elle poussa un grognement.

— Dites ! Vous êtes toujours aussi poli ?

Presque pris de panique, il questionna :

— Vous... vous pensez que c'est mal ?

Dolaine le contempla. Longuement et en silence. Qu'est-ce que c'était encore que ce phénomène ?

— Mais non... je ne pense rien du tout, soupira-t-elle. Venez plutôt vous asseoir, va ! Un peu de compagnie ne serait pas de refus.

Quoique toujours un peu nerveux, il accepta et vint prendre place à ses côtés. Il se débarrassa de ses deux sacs, qu'il posa à ses pieds, et appuya son parapluie contre le banc, sans qu'aucun mot ne soit échangé entre eux. Comme le silence persistait, il suivit le regard de Dolaine, avisa la statue et émit raclement de gorge discret.

— Est-ce un héros local ?

D'amusement, le nez de la Poupée se retroussa.

— Et pas qu'un peu ! Vous avez devant vous le fondateur de cette ville : le seigneur Christo DeGivre. Quand il est arrivé ici, il n'y avait rien. Rien du tout. Cette partie du monde était relativement vide d'activité humaine, ce surtout à cause de la proximité des Terres Putrides. Les gens craignaient ses alentours et pensaient qu'il serait suicidaire de s'y installer. Mais pas lui. Lui, on peut dire qu'il avait des idées différentes. Il a pris possession d'un terrain et y a investi sa fortune pour construire quelques habitations et commerces. (Et, notant qu'il l'écoutait attentivement, elle poursuivit :) Il voulait que Sétar soit une ville libre. Qu'elle n'appartienne à aucun royaume. De fait, les taxes y étaient moins lourdes qu'ailleurs et les gens, d'abord réticents, ont fini par se laisser séduire et par s'installer ici.

Elle pouffa et porta une main à sa bouche.

— C'était un original. C'est d'ailleurs ce qui a fait sa fortune, mais également sa perte. S'il ne craignait pas la proximité des Terres Putrides, c'est parce qu'il se passionnait pour les zombies. Il affirmait que les vivants avaient beaucoup à apprendre d'eux, et que la crainte éprouvée à leur égard était simplement due à de la méconnaissance. La plupart des gens, même ici, le tenaient pour fou, mais... bah ! Vous savez comment c'est ? Il y a toujours dans le lot quelques imbéciles prêts à gober n'importe quoi.

— J'imagine qu'ils ont rapidement déchanté.

— On peut dire ça. Un jour, le seigneur Christo a quitté Sétar pour rejoindre les Terres Putrides. Mission diplomatique, selon lui. Un premier pas qu'il espérait voir déboucher sur une entente mutuelle entre leurs deux peuples. Ses fidèles l'ont suivi et on ne les a plus jamais revus. Ni lui, ni aucun de ses hommes. Soit les zombies en ont fait leur quatre-heures, soit Christo et son équipe sont allés gonfler leurs rangs.

Un sourire amusé étirait ses lèvres. Beaucoup d'habitants locaux étaient chatouilleux sur la question. Surtout parmi les vieilles familles qui, pour leur majorité, ne supportaient pas que l'on puisse rire de leur héros. Elles daignaient reconnaître la stupidité de ses lubies, mais pas qu'il soit permis de s'en moquer.

Sur la statue, l'un des pigeons s'ébroua dans un faible roucoulement. Dolaine se tourna vers son compagnon.

— Et puisque nous parlons d'original, vous savez que dans votre genre, vous n'êtes pas mal non plus ? Il est vrai que je ne connais pas grand-chose aux vampires, mais... enfin, vous êtes bien différent de ce qu'on a l'habitude d'en raconter.

Ses pieds se balançaient sous elle. Les mains posées à plat sur le banc, elle le fixait, un brin taquine, un brin curieuse. Il eut un hochement de tête.

— Je devine sans mal ce qu'on a dû vous dire. Les gens ont beaucoup de préjugés à notre égard.

— En dehors de votre comportement, on raconte surtout que vous êtes incapables de vivre à la lumière du jour. Pourtant, je vous propose un rendez-vous en plein après-midi et vous l'acceptez. Alors quoi ? Est-ce un mythe ? Vous suffit-il de vous abriter sous un parapluie pour régler le problème ?

Amusé, il sourit.

— Ah, en vérité, les choses sont loin d'être aussi simples. Je suis très différent des miens...

## Partie 5

9

— Que voulez-vous dire ?

Il avait levé les yeux en direction du ciel.

— Savez-vous de quelle façon nous naissons ?

La question la surprit et ce ne fut qu'après quelques secondes d'hésitation qu'elle fit « non » de la tête.

— Je m'en doutais, dit-il. Ekinoxé sait généralement peu de choses sur nous. Vraiment très peu. Et je crois qu'ils ne sont guère nombreux à savoir que nous naissons dans... disons... ce que vous pourriez appeler des œufs.

Dolaine haussa les sourcils.

— Dans des œufs, répéta-t-elle, à la fois pour se convaincre qu'elle avait bien entendu, mais aussi pour s'assurer qu'il ne se moquait pas d'elle. Vous voulez dire... comme ces piafs ?

Et elle tendit un doigt en direction des pigeons endormis. Les lèvres de son interlocuteur se pincèrent.

— Moui... même s'il serait plus judicieux de nous comparer à une fourmilière, qu'à des oiseaux. Nous possédons une reine. Elle seule est capable de nous donner naissance. En échange, nous nous occupons d'elle. Nous la nourrissons, la protégeons et faisons fonctionner notre société. (Il tourna les deux puits qui lui servaient d'yeux dans sa direction et mimait une forme vaguement ronde avec ses mains.) Vous savez, la coquille de nos œufs est à la fois molle et fragile. Nous en sortons peu de temps après qu'ils aient été exposés à l'air libre. À ce moment, nous apparaissions sous une forme... disons... larvaire et nous devons rapidement nous nourrir. C'est pourquoi un porteur se désigne pour chacun d'entre nous. Nous nous agrippons à lui, le mordons à la gorge et restons ainsi soudés une année entière.

« En plus d'être une période vulnérable de notre existence, c'est également à ce moment que nous apprenons tout ce que nous aurons besoin de savoir pour notre vie adulte. Grâce au sang, nous récupérons toutes les connaissances de notre porteur. Si celui-ci sait lire, nous le saurons également, et s'il est bon chasseur, alors nous le deviendrons. À la fin de cette période de dépendance, nous nous détachons et nous entrons dans un long sommeil. Les nôtres nous placent alors dans un endroit



chaud et sécurisé, pour que nous puissions terminer notre croissance en toute tranquillité. Et quand nous nous éveillons de nouveau, nous sommes ainsi. (Il fixa ses mains ouvertes.) Adultes. (Puis il releva les yeux en directions de la statue.) Seulement, pour moi, les choses ne se sont pas exactement passées de la même façon. J'ignore pourquoi, mais on m'a oublié. À la place d'un vampire, c'est une goule qui s'est portée volontaire pour s'occuper de moi.

— Une goule ? répéta Dolaine en inclinant la tête sur le côté.

C'était bien la première fois qu'elle entendait ce mot.

— C'est ainsi que nous nommons notre bétail humain, l'informa-t-il. Il vit chez nous et nous, nous nous nourrissons de lui.

Choquée, Dolaine porta une main devant sa bouche.

— C'est horrible !

Il prit un air vaguement songeur.

— Sans doute, oui... je crois même que je n'aime pas beaucoup cette situation, mais... il faut bien que nous nous nourrissions. Bien sûr, les nouvelles proies que nous recevons sont malheureuses, mais elles ne le restent jamais très longtemps. Notre salive sécrète une drogue, voyez-vous. Nos goules en deviennent très vite dépendantes et finissent par ne plus vivre que pour elle. Une fois plongées dans le besoin, elles ne se soucient plus beaucoup de leur existence passée. Et, comme je vous l'ai dit, c'est l'une des leurs qui est devenue mon porteur. (Ses paupières se plissèrent.) Ce sont des choses qui arrivent, même si elles sont rares. Si les porteurs vampiriques ne sont pas assez nombreux, on remplace ceux qui manquent par des goules. Mais dans mon cas, la situation ne le nécessitait en aucune façon. Et quand les miens s'en sont rendu compte, il était déjà trop tard : on ne peut pas séparer une larve de son porteur. Ce serait la tuer. Alors, à la place, ils ont pris soin de la goule. Ils l'ont nourrie plus que les autres et ont œuvré pour l'empêcher de mourir trop tôt. C'est elle, d'ailleurs, qui m'a donné mon nom.

Un sourire s'imprima sur ses lèvres et il tourna le regard en direction de Dolaine.

— Je m'appelle Romuald. Un nom très humain, n'est-ce pas ? D'autant plus que les miens, n'en possèdent logiquement pas. (Puis il détourna le regard et son expression s'assombrit.) Malheureusement, elle a succombé peu de temps après que je me sois détaché d'elle... vous savez, être porteur d'une larve est très épuisant, surtout pour une goule.

« Quant à moi, ce n'est qu'une fois ma croissance terminée que j'ai prit conscience de ma différence.

« Ça a commencé dès les premiers jours. Je ne parvenais pas à penser comme eux. J'éprouvais des sentiments qui leur étaient inconnus, je me posais des questions qu'aucun ne se poserait jamais, et puis j'étais beaucoup moins sensible au soleil. Rapidement, j'ai cessé de me sentir à ma place. J'avais presque l'impression d'être un étranger. Je détestais le fonctionnement de notre société et j'ai fini par émettre le souhait de sortir. (Sa bouche prit une courbe amère.) Seulement, on m'en a empêché. On pensait que je n'avais pas ma place à l'extérieur. Et pour m'obliger à me tenir tranquille, on a fini par m'apporter des distractions. Surtout des livres. Tous ceux qui étaient autorisés à quitter nos montagnes m'en donnaient. Bien que ce soit une activité pour laquelle les miens n'éprouvent aucun intérêt, notre reine a pensé que ce serait une bonne chose pour moi. Que ça m'occuperait et que mon besoin d'évasion pourrait être comblé par l'imagination.

« Et je dois admettre que dans un premier temps, ça a fonctionné. Je crois d'ailleurs qu'ils étaient

soulagés que je ne sois plus dans leurs pattes à poser des questions. On ne me demandait même pas de participer sérieusement aux activités de la société. On voulait juste que je me taise.

« Mais il est arrivé un moment où toutes mes lectures m'ont mis de nouvelles idées en tête et où j'ai fini par détester encore davantage ma captivité. Alors, j'ai recommencé à ennuyer tout le monde. Plus que jamais, je voulais sortir. Même pour quelques heures et, finalement, ils ont craqué. À cette période, ils me craignaient presque. Aussi, plusieurs d'entre eux sont allés trouver notre reine pour lui demander de bien vouloir me laisser partir. Ça a pris un peu de temps, mais elle a fini par céder. On m'a ensuite remis de l'argent et... (Il reporta son attention sur Dolaine, un large sourire aux lèvres qui dévoilait sa dentition pour le moins effrayante.) me voilà !

— C'est une histoire peu banale, admit-elle en continuant de balancer ses jambes.

Peu banale, et qui pourtant trouvait écho en elle. Bien que leurs existences n'aient pas été les mêmes, elle pensait comprendre Romuald. Ce dernier eut un hochement de tête.

— Oui, j'imagine.

Un silence s'installa entre eux, à la fin duquel Dolaine questionna :

— Dites-moi... simple curiosité de ma part, mais... combien seriez-vous prêt à payer pour mes services ?

— Je l'ignore, avoua-t-il après une courte réflexion. Combien pensez-vous qu'ils valent ?

Elle le contempla comme s'il était fou.

— Vraiment ? Vous me laisseriez fixer mon prix ?

— N'êtes-vous pas la mieux placée pour le faire ?

Elle approuva d'un signe de tête un peu raide. Oui, c'était juste mais... mais également très naïf de sa part de penser ainsi.

— De combien d'argent disposez-vous ?

Elle ne s'attendait à ce qu'il lui réponde. Après tout, il s'agissait d'une information qu'il était toujours plus prudent de garder pour soi. Pourtant, et à sa grande surprise, il fronça les sourcils, en signe de réflexion, levant les doigts les uns après les autres comme s'il calculait. Elle secoua la tête, quelque peu dépassée. Vrai qu'il n'avait rien à craindre d'elle, ni de personne, en fait. Celui qui se mettrait en tête de le détrousser n'en ressortirait pas en un seul morceau. Toutefois, elle ne pouvait s'empêcher de le trouver inconscient.

— Je dirais, commença-t-il, un peu plus de cinq cents Soleils.

Le chiffre lui sembla si impressionnant qu'elle en avala sa salive de travers et se mit à tousser.

Par les Dieux !

Sous sa caboche blonde, son cerveau se mit en branle. Combien pouvait-elle lui réclamer ? Elle n'avait pas imaginé qu'il puisse se balader avec une telle somme sur lui. Sans son aveu, elle ne lui aurait pas demandé plus de cinquante ou soixante Soleils : une somme suffisante pour lui permettre de vivre quelques années à l'abri du besoin. Mais si elle pouvait espérer plus... nom d'un petit Pantin, ce serait criminel de ne pas tenter sa chance !

Nerveuse, elle leva trois doigts. Puis, pensant qu'elle exagérait tout de même un peu, en abaissa un, bien qu'avec beaucoup de difficultés.

— Et si je vous en demandais deux cents ?

— Deux cents Soleils ?

Elle approuva d'un hochement de tête, ses deux doigts toujours brandis devant elle. Il ne pouvait pas accepter. Il allait forcément marchander... chercher à obtenir une ristourne. C'est ce qu'elle aurait fait, en tout cas.

— Oh, commença Romuald. Dans ce cas, d'accord.

Elle sursauta.

— Attendez ! Vous êtes sérieux ? Vous me payeriez vraiment deux cents Soleils ?

— Eh bien... si c'est le prix que vous réclamez, j'imagine qu'il est justifié.

Pas si justifié que cela, en vérité. Bon sang, ce type allait se faire plumer s'il se montrait aussi confiant avec tout le monde.

Ses sourcils se froncèrent et elle tendit un doigt dans sa direction. Et si... ?

— Deuxième question : qu'en sera-t-il de nos autres frais ? Vous savez : déplacement, alimentation, hébergement ? Accepteriez-vous de les prendre à votre charge ?

— Vous voulez dire... en plus des deux cents Soleils ?

Elle approuva, tendue par la nervosité. Bien sûr, là non plus, elle ne s'attendait pas à ce qu'il accepte. C'était une demande profondément malhonnête et elle comprendrait parfaitement qu'il se fâche.

— Eh bien... trois cents Soleils, cela reste une belle somme. J'imagine que j'aurai toujours suffisamment d'argent, même avec une seconde personne à ma charge.

Dolaine sentit une douleur éclater dans sa poitrine. Elle y porta une main et, dans un soupir un peu tremblant, se courba en deux.

— Vous... vous allez bien ? paniqua Romuald.

S'il savait ! C'était comme si une saloperie de faune lui avait envoyé une flèche en plein cœur. Pile-poil à l'emplacement de sa cupidité !

Comme il continuait de la fixer avec inquiétude, elle se redressa et, avec un geste de la main, le rassura :

— Mais oui, ne vous en faites pas.

Puis elle poussa un autre soupir, de satiété cette fois, avant que son expression ne se fasse plus sombre. Un détail venait de lui frapper l'esprit.

— Encore une dernière chose : et si je vous disais que je refuse de me rendre à Porcelaine ?

— Vous ne voulez pas y aller ? s'étonna-t-il.

— Les abords ne me dérangent pas, mais il est absolument hors de question que je mette un pied à l'intérieur du royaume.

— Oh ! Dans ce cas... eh bien, ce serait dommage, mais comme j'imagine que vous auriez vos raisons, je l'accepterais.

Dolaine releva les yeux sur lui. Sur son profil un peu particulier, plat et mangé par ses deux puits immenses. Il était décidément trop gentil... ou trop bête. Chose surprenante pour un vampire. Elle ne pouvait pas croire que le sang de la goule en soit l'unique raison. Pas après avoir vécu plus de dix années au milieu de l'espèce humaine.

— Dites... vous êtes toujours aussi accommodant ?

Il sursauta et, presque pris de panique, questionna :

— Pourquoi ? Cela aussi, vous pensez que c'est mal ?

— Mais non ! (Elle eut un geste de la main destiné à l'apaiser.) Je vous l'ai dit, je ne pense rien du tout.

Elle préférait, de toute façon, qu'il soit ainsi. Elle vivait au milieu de suffisamment de gens méchants pour ne pas avoir envie de les fréquenter.

Avec un dernier coup d'œil à la statue du seigneur Christo, elle se remit sur pieds.

— Allez, venez !

— Vous souhaitez vous rendre quelque part ? s'enquit-il en faisant mine de se lever.

— Oui : chez moi ! Nous avons une chambre d'ami, aussi nous pouvons bien vous la prêter pour la nuit.

Romuald se laissa retomber sur le banc et leva une main devant lui.

— Ah, vraiment, ne vous donnez pas cette peine. Je n'ai aucune envie de vous déranger.

— Mais vous ne me dérangez pas, s'exaspéra-t-elle. Et puis, je ne vais tout de même pas laisser un client dormir à la rue ! Ce ne serait vraiment pas professionnel de ma part.

Il eut un sourire.

— Eh bien... dans ces conditions...

Mais à peine avait-il tendu le bras pour rassembler ses affaires que son regard s'agrandit. Vivement, il releva la tête.

— Un client ? Vous... vous voulez dire que... ?

Dolaine approuva. Oui, elle acceptait de partir en voyage avec lui.